

De Lettres Vives à Réponse(s)

Un chemin de création plurielle

ITALIE, COLLINES DORÉES DE TOSCANE, VOLTERRA. Asile psychiatrique déserté, abandonné, interdit. J'y entre à pas de loup. Ville fantôme dans la ville. Entre les débris de tuiles tombés du plafond, les paquets de choses anciennes et diverses qui voulurent, peut-être, servir de nouveau, entre les émiettés de mur, de plâtre, de fer partout au sol, est déposé un bouquet de roses. Il exhale son parfum, et son souvenir. Il a l'odeur d'une main tendue, d'une main qui donne. Il s'offre lui-même. Ses roses, invisibles, je les imagine blanches. Elles sont blanches, de toute évidence. Elles sont destinées, *in omaggio a tutte le più belle*. En hommage à toutes les plus belles.

À quelles *belles* ? Aux belles pensionnaires, internées à vie le plus souvent, de l'asile San Girolamo ? Aux belles âmes, femmes et hommes, belles oubliées, dont les simples mots de papier ne parvenaient pas au dehors ? Aux belles lettres, courriers envolés sans terre d'accueil, pourtant bien pourvues de destinataires, pourtant bien *adressées*.

À qui s'adressent ces quelques mots peints sur une pancarte de bois, à côté de ce bouquet disparu, je ne le sais pas. En un instant je les reçois, à défaut d'avoir véritablement osé recevoir une des lettres de Volterra. En un instant, ils creusent ma direction. Sous les décombres, toujours,

• Metteure en scène et comédienne.

existent les pépites. En fouillant les lieux du gouffre, se révèle ce qui vit, bat, éclaire, s'anime – quand le vivant perce les murs.

1888-1978, asile de San Girolamo, Volterra, Italie

Les lettres des patients vers leurs proches sont arrêtées en plein vol. Elles sont interceptées par l'administration asilaire ; censurées, retenues, archivées. Conservées sans un mot pour leurs destinataires. Des milliers de courriers demeurent ainsi sans réponse, jusqu'à la loi Basaglia qui décrète la fermeture des asiles psychiatriques en Italie, et l'ouverture des portes pour les patients.

Juillet 2017. Me voici à Volterra, deux ans après avoir reçu le livre *Lettres mortes, correspondance censurée de la nef des fous* lors de ma première résidence d'artiste en milieu psychiatrique, à l'hôpital François Tosquelles de Saint-Alban-sur-Limagnole. Ce recueil d'une centaine de lettres sans réponse, échantillon parmi les dizaines de milliers conservées au cours de près d'un siècle dans les dossiers cliniques des archives de l'asile italien, traduit par Patrick Faugeras, et la rencontre avec le musicien Simon Winsé, m'ont amenée à partir en création, en chemin vers les *Lettres Vives*.

Faire théâtre d'une parole émanant du réel, du quotidien si simple – simplifié à l'extrême – de ses auteurs, n'ayant pourtant pas de droit à exister ; faire théâtre d'un matériau absolument non théâtral, destiné à l'intimité, à n'être pas montré ni représenté, destiné, simplement, à être reçu ; faire théâtre d'une parole souvent dénuée de toute poésie, d'une parole chargée d'immédiateté, de besoin – dont la poésie, à la rigueur, réside surtout dans cette urgence, cette vibration présente aux mots qui tend tout l'être *vers l'autre*, et ne sachant pas comment atteindre l'autre. C'est son mouvement, sa tension, qui rendent la phrase théâtrale, et non la phrase elle-même. Faire théâtre de cela, alors oui, mais pas seuls. À deux sur un plateau, nous sommes si peu, nous sommes si pauvres, nous sommes si nus.

Cette parole doit rencontrer d'autres voix, d'autres souffles. Elle doit être portée par d'autres que nous. Au plateau, la présence doit être multiple, innombrable même, pour venir toucher le cœur singulier du spectateur. Je dois retourner travailler dans un hôpital psychiatrique, et qu'aujourd'hui s'empare d'hier.

J'écris alors moi-même quelques courriers, dont certains resteront sans réponse, jusqu'à ce que ma demande parvienne à l'Unité de médiation thérapeutique du pôle psychiatrie du CHU de Nantes, et que le groupe d'infirmiers m'ouvre la porte. Je leur propose de mener des ateliers artistiques à l'hôpital, laissant les lettres faire irruption dans la pratique théâtrale, corporelle et vocale qui est la mienne ; et que ces ateliers conduisent à des temps d'enregistrement des courriers de Volterra par les patients, soignants, cadres de santé, internes... qui souhaiteront leur offrir une voix. L'ensemble des voix ainsi récoltées devenant la matière brute de la création sonore du spectacle, rejoignant le plateau comme autant de personnages invisibles.

Jusqu'au mot est enfermé.
La voix étouffée.
La main tendue vers dehors, coupée.

S'ouvre un été, un premier été à l'hôpital Saint-Jacques. Juillet-août 2017, juste après le saut de quelques heures à Volterra. La lettre censurée crie l'absence de lien, est aberrante dans son état même. N'ayant pas été reçue, elle n'a aucun sens, devient un objet sans existence réelle. La lettre censurée, alors, intègre nos éclats de corps, nos éclats de voix, nos éclats de groupe. Elle trouve réceptacle. Elle trouve sol. Elle trouve oreille. Peu à peu, par notre mise en lien, par notre travail collectif qui grandit et se révèle lui-même à chaque rencontre, elle reprend vie. Sur quelle forme de théâtre travaillons-nous, lors de ces ateliers réunissant patients et soignants des différents secteurs dans la superbe salle de la Providence, ancien réfectoire des moines de Saint-Jacques, parquetée, aux hautes voûtes de pierre, aux larges fenêtres laissant jouer les degrés de la lumière du jour – espace que si peu connaissent des habitués de l'hôpital, qu'ils soient soignants ou patients, espace si souvent fermé à leurs activités, restant solitaire, espace qui nous parle immédiatement de l'ouverture et de la clarté, qui, immédiatement, nous *allège*... ? Je viens d'un théâtre du corps, d'un théâtre où le silence est aussi important que le mot, où l'espace est un partenaire vivant. C'est ce théâtre que je peux partager ici, ne préparant pas précisément la façon dont les lettres y prendront place. Ayant confiance que c'est l'être qui se prépare et se dispose. La lettre ne demande qu'à être reçue.

Cet été-là, nous naviguons entre la grande salle de la Providence et le studio d'enregistrement de l'hôpital dont l'Unité de médiation thérapeutique est responsable – car l'hôpital Saint-Jacques est doté d'un studio d'enregistrement, ce que je ne savais pas au moment de leur écrire ! Chaque semaine, nous enregistrons des lettres. Patients et soignants qui participent aux ateliers se prêtent au jeu, derrière la vitre du studio. Il y a quelque chose de solennel au moment de « passer », de se donner au micro, dans ce moment individuel face au groupe. Et avec le groupe, car plus que le seul fait de la dire, c'est le lien qui circule entre nous qui fait revivre la lettre. Nous convions tous ceux que nous pouvons à descendre, à nous rejoindre au studio, à venir enregistrer, *au moins une lettre*. Nous allons chercher dans leurs bureaux les cadres, les internes, les médecins. Nous vivons une séance où le petit studio est plein à craquer, où tour à tour, les lettres sont dites et enregistrées par ceux qui sont là, en présence, quel que soit leur rôle ou leur fonction. Nous vivons une heure heureuse, peut-être courte, peut-être éphémère, où au sein de l'hôpital, il n'y a plus d'autre fonction que celle d'offrir sa voix, son instant, que de porter une lettre oubliée depuis longtemps.

Cent ans nous séparent d'elles. Cent années, et un instant. Nos partages et nos explorations bâtissent un pont. De notre âme à la leur. De nos sons à leur silence. Il arrive souvent qu'un patient reconnaisse se sentir proche de celui, de celle dont il, dont elle lit la lettre. Proche en dedans. Les conditions de soin ont évolué, l'hôpital psychiatrique d'aujourd'hui tente d'échapper à son origine carcérale, au moins de la surmonter. Cela n'empêche pas certaines personnes de reconnaître *pouvoir percevoir de près* certaines dimensions des courriers, ou de se voir enfermées dans leur propre maladie, en écho à ces patients de l'autre siècle, *enfermés dans l'enfermement*, un étudiant en médecine de ressentir *ces voix si nôtres* ; et tous, de se laisser toucher. Patients et soignants se laissant, côte à côte, être touchés. Porter les mots de l'autre devient rencontrer ses propres mots. Porter la parole tue, non autorisée de l'autre autorise sa propre parole. Éprouver la contrainte vécue par l'autre amène à s'approcher en soi d'un espace de liberté inaliénable. Ensemble, c'est rendre hommage. Par l'autre, à soi-même. En reconnaissant le manque tragique de lien, je recrée du lien avec l'autre et, sans doute essentielle-ment, avec moi-même, avec mon propre désir. Ainsi, je peux dépasser

le premier désarroi, la première incompréhension, et j'honore la lettre qui a été censurée. Alors, elle commence à exister.

« Les corps enfermés, retenus ; et les âmes qui sont restées accrochées au fil des lettres, des phrases, des respirations. Impressionnant murmure, et des gestes se répètent jusqu'à gesticulation dernière. Les journaux ne disent rien de la vie silencieuse de millions d'hommes sans histoire qui, à toute heure du jour et dans tous les pays du globe, se lèvent sur un ordre du soleil... »

Jean Oury, post-scriptum,

Lettres mortes, correspondance censurée de la nef des fous.

Peu à peu, nos lectures deviennent collectives. Nous n'abordons plus seulement le sens des lettres, mais leur matière vocale. Nous leur donnons souffle, rythme. Après avoir mêlé nos écoutes, nous mêlons nos voix. À quatre, cinq, ou six autour du micro, de nos voix différentes et multiples nous cherchons le geste un, la danse commune, le mouvement. Les lettres glissent les unes sur les autres, s'enchevêtrent, se murmurent, se soupirent, se chantent parfois. La matière sonore se pétrit, s'approche de l'accumulation qui sera recherchée pour la création du spectacle, souhaitant témoigner de la pluralité des voix, de leur diversité, de la richesse et au-delà, de l'unicité contenue dans chaque voix humaine. Souhaitant témoigner, aussi, de la saturation, du « trop » de voix non reçues, du « trop » de voix non écoutées. L'improvisation théâtrale s'invite autour du micro. La joie que nous avons à jouer avec les lettres, à les faire vivre, rend inutile toute précaution excessive. Nous n'avons pas besoin d'être trop polis avec elles, nous les avons rencontrées avec le cœur, avec le corps.

Elles commencent à se *répondre* les unes aux autres ; sans peut-être même que nous nous en rendions compte.

Dans mon geste de t'écrire, il y a la mer. Elle veut remonter le cours des fleuves, tout entière s'acheminer vers sa source, s'y laisser engloutir ; retrouver l'espace infime, minuscule, presque invisible duquel elle est partie, et qui derrière lui réserve un infini. Dans mon geste de t'écrire, il y a cette audace, ce fol espoir de s'engouffrer à la naissance des choses, de retrouver le goût du début, de l'avant des temps et des distances qui m'ont séparé de toi. Dans mon geste de t'écrire, il y a le désir furieux que tu existes, pour que je m'orne alors d'une chair plus dense. Il y a la quête insensée de saisir dans ce « toi » – ce qui m'amène à dire « je ».

Juillet 2018. Deuxième été à l'hôpital Saint-Jacques. Entre temps, le spectacle a été monté, présenté. Certains patients, anciens patients, soignants se sont reconnus parmi les nombreuses voix qui nous accompagnent désormais. Les spectateurs ont été invités à répondre, par écrit, à une lettre qui leur est donnée à la sortie du spectacle. On ne sait pas encore qu'il s'agit d'une première version du spectacle, mais l'on s'en doute. Art vivant, mouvant.

Deuxième été, donc, et l'envie de poursuivre le travail ensemble, de continuer de creuser. Les circonstances font que cette fois-ci, nous ne travaillerons pas au studio. Les enregistrements auront lieu dans la salle même de travail, avec un matériel portable, dans la continuité directe des corps ayant bougé, chanté, transpiré. Cette année, je propose que l'on réponde aux lettres. Et que les réponses ne viennent pas d'un temps de réflexion trop long, d'une écriture sur le papier, mais dans l'impulsion de nos explorations dans l'espace. L'enjeu est de laisser émerger une parole intuitive ou immédiate, de découvrir une autre forme de parole que celle que nous connaissons déjà de nous-même. L'acte spontané de dire peut devenir acte poétique si le contexte le permet. C'est ce à quoi nous œuvrons.

Je retrouve certains patients qui ont vécu la première étape des *Lettres Vives*. Et de nombreux autres, le groupe semblant grandir au fil des semaines. Sur les derniers jours, Simon Winsé nous rejoint, avec ses instruments, avec sa fougue. Les dernières séances, au cœur de l'hôpital, ressemblent à des célébrations de vie.

Sur cinq semaines de présence, nous enregistrons cinquante-deux réponses. Au fil des semaines, elles se transforment. Les premières sont surtout des réponses directement adressées aux Italiens internés de 1901, 1905, 1910... Les personnes se mettent dans la peau du destinataire, à qui la lettre serait finalement parvenue. Elles répondent à Fiorella, Mangano, Gabriello, Antonio... Des réponses relativement théâtrales, pourrait-on dire, *imaginées*. Peu à peu, la réponse se rapproche de l'être qui répond, ou c'est lui qui se rapproche d'elle. Car répondre, c'est aussi s'unir, se promettre, s'engager. La réponse est aussi la fiancée, le fiancé. En contemplant que ces deux mots viennent de la même racine latine – *responsum*, et *sponsa, sponsus* – un vaste espace de

réflexion et de rêverie s'ouvre à nous. Vers qui, vers quoi je chemine en répondant ? À qui, à quoi je m'unis par ma parole vers ? Comment ma parole devient acte, et plus seulement mot ?

Peu à peu, j'invite mes compagnons d'aventure à répondre depuis maintenant, depuis ici, depuis eux-mêmes.

Juillet 2018, pôle psychiatrie de l'hôpital public, Nantes, France

Ceux qui existent là – patients, soignants – mettent en voix des mots à destination des lettres privées de réponse ; les offrent dans un instant de captation sonore.

Peu à peu, les réponses sont de plus en plus singulières, de plus en plus offertes, de plus en plus libres. Nous n'oublions pas les internés de Volterra. Ils nous conduisent à nos propres instants de libération. Instants, certes. Instants.

Certaines réponses sont des chants, certaines sont des souffles, des demi-silences, certaines sont des cris, certaines des poèmes, certaines se trouvent au plus près de l'instrument, en duo avec Simon Winsé, sa percussion, sa flûte, sa kora. Toutes se donnent, comme le bouquet de fleurs blanches se donne dans les débris de Volterra. Se donnent au micro au sein du groupe. Le collectif porte et révèle le singulier. Le singulier s'adresse au collectif.

Et chacun sait que sa réponse est amenée à se déplacer, à être apportée jusqu'à Volterra. Le lendemain du dernier jour de résidence à l'hôpital, du dernier atelier qui donne le coup d'envoi, nous embarquons avec Lucile Brosseau, l'une des infirmières de l'UMT, qui est aussi photographe. Nous nous rendons en Italie. Pour plus d'une nuit et d'un jour, cette fois-ci. Avec l'espoir de découvrir davantage de bâtiments de l'ancien asile, de rencontrer ceux des Italiens de Volterra qui peuvent nous raconter, de pouvoir déposer les réponses. De témoigner, par l'image également, de notre quête. Sur le chemin qui traverse la France, nous remontons le fil de l'histoire. Nous rencontrons Jean-Claude Bernard, qui a édité le livre *Lettres mortes*, et découvrons le lieu où il a été imprimé, posé artisanalement dans le papier, puis Patrick Faugeras à qui nous devons la traduction des lettres. Chacun, à sa manière, dépose sa réponse dans notre besace.

Nous arrivons à Volterra et rencontrons notre ange italien, Angelo Lippi. Il travaillait à l'asile San Girolamo en tant qu'assistant social, et a fait partie de ceux qui ont milité contre la censure, écrivant à la direction afin que cesse cette pratique. Il a en vue la fin avec la loi Basaglia de 1978, bien que certains patients, n'ayant où aller, sont restés vivre dans les lieux jusqu'en 1996. Chaque jour, nous nous rendons dans les bâtiments abandonnés, explorons les vestiges, quêtions la poésie dans les recoins de ces paysages ruinés, nous laissant imprégner. Le dernier jour, nous donnons les réponses.

Août 2018, restes de l'ancien asile, Volterra, Italie

Les réponses sont déposées un matin, au pied des murs délabrés du site à l'abandon. C'est le son qui monte ; de sa nature insaisissable qui repeuple le lieu, se mêle aux chants des bêtes qui célèbrent l'été, inaugurant l'azur.

Les voix nettoient la pierre. Le son devient souffle. Il s'élève, comme une fumée sans trace, vers le plafond qui se brise, vers la porte qui s'ouvre, vers un autre ciel. Les voix de ceux d'aujourd'hui ricochent d'un mur à l'autre d'hier, répondent au silence criant de l'autre siècle. Elles sont une caresse au lieu, une étreinte à la décrépitude. Les voix animent les barreaux de métal rouillé.

Alors ils éclatent d'aube et d'aurore ; ils se parfument de jour.
De chants oubliés.

L'acte poétique et symbolique dure 1 h 15, cinquante-deux réponses qui sortent de nos deux petites enceintes, qui rencontrent le vent et les cigales. Nous sommes seules, et nous sommes accompagnées de tous, patients et soignants. Nous touchons au potentiel réparateur de l'œuvre d'art, ou plutôt de *l'acte d'art*, qui dépasse le contexte intellectuel, explicatif ou rationnel, et devient chemin vers l'inconnu, porteur d'une réponse espérée, et inattendue.

Le son, cet être invisible, est chargé de lumière.

Il active et régénère l'espace mort – qui se met alors à danser, résonner, s'élargir.

Et nous autorisons notre fiancée de papier à s'échapper du spectacle pour parcourir les couloirs de l'asile. Attend-elle, ou donne-t-elle réponse ? Nous ne le savons pas, nous observons simplement que les murs, eux, semblaient l'attendre.

Octobre 2018. Nantes. L'installation *Réponse(s)* est née, sœur du spectacle *Lettres Vives*. Elle présente photographies, textes, création sonore réalisée depuis les réponses. Nous retrouvons tous ceux, autant que cela est possible, qui ont vécu l'été. Nous leur racontons l'Italie. Les voix du spectacle, forcément, ont changé. Chargés de tout ce parcours, avec Simon Winsé, nous ne jouons plus pareil. Nos couches se sont étoffées. Nous commençons à ne pas jouer *seuls*.

Ton papier craque, ma sœur, ma fiancée. La lettre de ta robe est à la brèche de se fendre, de se déchirer. Qu'ouvrira-t-elle alors, cette lettre restée à jamais blanche ? Que me dira-t-elle, dans son dernier éclat de vie, dans son dernier murmure ? Elle a tant attendu. Tant respiré, goûté, l'odeur de ton absence, l'espoir de ta présence.

Printemps 2019. Saint-Alban-sur-Limagnole. Nouvelle résidence Culture Santé. *Des lettres tuées aux lettres vives, retour sur un processus de création*. Tout oublier. Revenir aux lettres. Ne rien dire de ce qui a été fait. Laisser les patients et les soignants de Saint-Alban s'en emparer. Laisser les échos se faire avec Nantes, en tâchant de ne pas trop orienter. Ici, nous entrons dans la salle de réunion de l'hôpital. Là où se retrouvent ceux qui dirigent, ceux qui décident, ceux qui parlent. Là, peut-être, où aurait pu se décréter des censures. Tambour battant, nous investissons le lieu, qui devient notre salle de performance. Nous nous réunissons autour des lettres de Volterra. Le 3 avril 2019, à l'hôpital François Tosquelles de Saint-Alban-sur-Limagnole, la censure des lettres de Volterra est levée.

Le timbre d'une voix raconte, sans la dévoiler, l'histoire d'une vie.
 Porte les secrets d'un être.
 Chaque voix est mémoire.

Le livre *Lettres mortes, correspondance censurée de la nef des fous* est édité aux éditions *Encre et Lumière*.

Les médiations à l'hôpital Saint-Jacques ont été possibles grâce à la Fondation Allier – sous l'égide de la Fondation de France. Les médiations à l'hôpital de Saint-Alban ont été possibles grâce à la DRAC et l'ARS d'Occitanie. Je remercie toutes les personnes qui ne sont pas nommées dans ce texte, et sans qui rien n'aurait eu lieu. L'ensemble du projet est porté par la compagnie le Désert en Ville. www.ledesertenville.com